

Des jardins... solidaires





Le bonheur... est dans le jardin

Réalisation : Service Éducation permanente Question Santé asbl

Texte : Isabelle Dossogne/Question Santé

Remerciements à Marise André (Oasis du Ginkgo), Michel Bastin (Le Jardin des Arts - Kunsttuin), Michel Bronlet (Cynorhodon), Muriel Petit (Les jardins du Luizenmolen), Benoît Redant (À Coup de Pousses)

Graphisme : Carine Simon/Question Santé

Avec le soutien de la DG Culture - Éducation permanente du Ministère de la Communauté française

Éditeur responsable : Patrick Trefois - 72, rue du Viaduc - 1050 Bruxelles

D/2009/3543/12

Les jardins solidaires suscitent un certain engouement, actuellement :

« ils sont en pleine efflorescence »

« Récemment, ça explose »

DES JARDINS SOLIDAIRES EN RÉGION WALLONNE ET À BRUXELLES

Au début de l'année 2009, **une trentaine de jardins solidaires** sont répartis en Région wallonne et à Bruxelles. Certains sont initiés par des particuliers. D'autres sont créés au sein d'une Entreprise de Formation par le Travail (EFT), d'un Organisme d'Insertion Socio-Professionnelle (OISP), d'un Service d'Insertion Sociale (SIS) ou encore par une société coopérative à finalité sociale ou par un CPAS.

« Ce qu'on veut, c'est créer de l'emploi dans le maraîchage. Quand des stagiaires ont été jardiniers dans le cadre "de l'article 60", certains repartent vers d'autres horizons et d'autres ont l'intention de continuer. Mais l'offre d'emploi est inexistante et l'accès à la terre est impossible. Nous, on veut offrir de l'emploi aux stagiaires. »

« L'idée d'un jardin collectif est venue au sein d'un atelier à l'éco-consommation du Réseau d'Échanges de Savoirs. On y réfléchit aux questions liées à l'alimentation. Nous sommes des citoyens de ville, qui ont envie d'apprendre à jardiner et de cultiver ensemble un coin de terre. »

« Nous étions un groupe "Pierre Rabhi"(1). Nous faisons des visites de cultures bio. Dans une ferme où ils travaillent en biodynamie, ils avaient besoin d'aides pour la culture maraîchère.

Ça s'est fait naturellement, ça s'est passé dans un mouvement, un mouvement qui s'essouffle un peu d'ailleurs. On a conclu une convention pour avoir le terrain. On donne du temps de travail pour ne pas qu'il y ait de l'argent qui circule. »

Des jardins collectifs fleurissent aussi dans des coins d'autres pays. En France, en Angleterre, au Québec par exemple.

QUE SONT LES JARDINS SOLIDAIRES ?

Chaque jardin solidaire a son histoire selon le lieu, les acteurs, le projet.

Quelques formulations donnent une idée de ce que sont les jardins solidaires. On dit aussi jardins "partagés" ou jardins "collectifs".

« Ce sont des jardins où se cultive le lien social. En réinsertion socioprofessionnelle, le jardin est un outil. Avec le travail du jardin, les stagiaires intègrent un plus long terme. Ils sont aussi amenés à revoir leur consommation, ils en viennent à consommer une alimentation plus saine qu'ils produisent.»

« Un jardin collectif, c'est cultiver ensemble et partager la récolte. »

« Il y a plusieurs formules. Parfois, c'est un terrain divisé en parcelles où on travaille ensemble. Parfois, c'est un seul potager. »

Les pratiques, les façons de s'organiser et les dynamiques sont plurielles. Par exemple, des jardiniers s'engagent dans une formation au maraîchage dans le cadre d'un programme de réinsertion professionnelle, d'autres, dans un projet associatif. Les contraintes d'organisation et de travail sont alors différentes.

La récolte des potagers est parfois partagée entre les jardiniers. Quelquefois, elle est vendue dans un circuit court de paniers bio ou une partie est donnée à des associations.

Sur le site de l'asbl « Les jardins solidaires » (2) , on trouve cette présentation :

« Qu'est-ce qu'un jardin solidaire ?

C'est avant tout un projet collectif qui a pour but le développement d'activités de loisirs, découvertes et solidarités autour d'objectifs communs pour permettre à tous d'avoir le plaisir du contact avec la nature, tout en permettant plus de cohésion sociale.

La concertation et la démocratie sont des valeurs prédominantes dans les jardins solidaires.

En France, ces jardins sont très répandus comme dans les jardins partagés.

Au Québec aussi, l'Agriculture Urbaine, l'Agriculture sur les toits et les jardins communautaires sont très répandus.

Un Jardin Partagé ou Solidaire est un lieu ouvert sur le quartier, convivial, qui favorise les rencontres entre générations et entre cultures.

Un Jardin Partagé contribue à valoriser les ressources locales en tissant des relations entre d'autres structures (associations, établissement d'enseignement, maisons de retraite, centre sociaux, hôpitaux, ...).

Un jardin Partagé est un terrain d'expérimentation pour des pratiques respectueuses de l'environnement. Il participe au maintien de la biodiversité en milieu urbain et à la diffusion des connaissances de ce milieu.

Les jardins solidaires ont généralement une vocation, soit :

- pédagogique par le jardinage, l'environnement, la culture biologique, ...
- communautaire par la mise en commun d'un terrain pour un groupe de citoyens, ...
- d'insertion et de cohésion sociale pour permettre plus de proximité et améliorer le cadre de vie. »

DES THÈMES COMMUNS QUI SONT AUTANT D'ENJEUX CONTEMPORAINS

Les jardins solidaires sont semblables et différents.

Si le projecteur est plus dirigé sur l'un ou l'autre objectif selon l'endroit, des éléments sont néanmoins communs aux diverses expériences. L'ensemble des jardins solidaires participe aux mêmes mises à l'honneur et à une mise en évidence des mêmes perspectives.

« DES JARDINS OÙ SE CULTIVE LE LIEN SOCIAL ».

Dans notre société, la perte des liens sociaux et l'isolement sont souvent dénoncés ou déplorés. Or, dans les jardins solidaires, des gens se rencontrent et se côtoient.

L'envie du jardin est reliaante. Les participants s'initient ensemble ou les uns les autres à la culture potagère. Entre les rangées de légumes, les conversations se lient, les conseils et les aides s'échangent.

Parfois, des moments sont sciemment organisés pour faire éclore des rencontres et des mouvements de sympathie entre jardiniers. La convivialité s'installe. Des liens se tissent.

« La passion commune est au-dessus des différences sociales qui s'estompent. Un jardin collectif, c'est une expérience précieuse, un espace de rencontres. On fait tout un travail de mise en liens, on veille à la mixité sociale. »

« On fait des pauses, pour la convivialité. »

« Il y a un peu de tout comme public... toutes des sensibilités différentes. Quand les parcelles sont individuelles, ça se passe au-dessus des haies : "j'échange mes tomates contre tes salades". Des techniques différentes circulent. On se donne des coups de main. »

« C'est pour l'objectif social que des gens viennent aussi. »

Des jardins solidaires s'adressent plus particulièrement à des personnes qui se trouvent dans des situations d'exclusion, comme des « sans-papiers » ou des « sans-emplois ».

L'accompagnement par un animateur-formateur et la dimension à taille humaine du groupe encouragent la participation de chaque jardinier. Les rapports entre les gens quelles que soient leurs situations sont facilités. Chacun s'active à l'entreprise.

Les capacités acquises au jardin restent des atouts en dehors de celui-ci, au sein de la société.

« Quand il parle de "Jardins fabuleux", le philosophe et sociologue Daniel Cérézuelle ne parle pas de beaux jardins créés par des architectes-paysagistes, mais de l'utilisation, depuis quelques années, "du bon usage du jardinage comme outil d'insertion sociale et de prévention de l'exclusion". Ces 'jardins sociaux' participent activement à remettre debout des 'humains à terre' et ont, aujourd'hui une utilité aussi importante que celle des jardins ouvriers au XIX^{ème} siècle. » (3)

Dans un jardin solidaire, les gens s'attellent à une action collective. Ils la mènent ensemble à travers les décisions à prendre, les différents à régler, les contraintes à contourner et les succès à partager.

« C'est une société coopérative à finalité sociale. Le pouvoir est démocratique au sein de l'entreprise. Il y a une limitation des dividendes des coopérateurs, il n'y a pas esprit de lucre. »

« La structure du groupe repose sur trois personnes. C'est tout le rôle d'animation. Il y a beaucoup de choses à organiser, à penser. C'est par ce biais là que l'avenir se construit. »

« Ça demande un investissement pour s'organiser : une réunion tous les 15 jours. Plus le temps sur le terrain. »

« C'est à travers l'action collective que nous sommes capables de réaliser les changements sociaux. Développer et participer à un jardin collectif est une manière concrète pour les individus et les milieux de développer leurs compétences, la capacité d'analyse et la confiance qui font partie d'un processus d' "empowerment" ». (4)(5)

DES JARDINS QUI PRODUISENT UNE CERTAINE NOURRITURE

« Comment se nourrir ? », « Que manger ? » ne sont pas des préoccupations anodines et uniquement utilitaires. Ce sont des questions qui engagent des choix d'organisation de la production et la distribution de la nourriture.

Les jardins solidaires y répondent par une production locale de qualité.

La découverte d'une gamme élargie de légumes ou de légumes généralement délaissés, le plaisir du goût des légumes cultivés sans ajouts chimiques, la rencontre avec le producteur ou la fierté de produire soi-même sont autant de motivations pour fréquenter un jardin solidaire. Elles éloignent des grandes surfaces. La nourriture industrielle perd de l'attrait.

« On souhaite avoir un lien plus direct avec ce qui nous nourrit, supprimer les intermédiaires. »

« Il y a l'aspect de la santé, on veut bien manger pour sa santé. »

« Avec la crise, une nouvelle clientèle est arrivée, des gens plus âgés, par exemple.

Ils veulent retrouver des anciens légumes, de la variété et de la qualité.

Ils apprécient parce que c'est à proximité de chez eux.

Depuis cette année-ci, nous avons trop de demandes. Ce ne sont pas les 'bios' habituels.

Le bio sort de sa niche. »

« Pour beaucoup de gens, la motivation, c'est l'alimentation. Ils veulent apprendre à cultiver, à cuisiner des légumes pas connus. Ils ne savent pas comment faire. »

« Je veux me réapproprier mon alimentation et sortir de la grande distribution. J'ai envie de trouver une liberté et de décider ce que je veux vraiment. »

DES JARDINS QUI SONT PRÈS DE CHEZ SOI

« On essaye d'être le plus local possible. »

La dimension locale est structurante dans les jardins solidaires.

Elle relie l'acte de se nourrir à une terre particulière et le délie de l'industrialisation anonyme. Soit, les contacts entre les producteurs et les consommateurs sont directs. Soit, des individus produisent eux-mêmes une partie de l'alimentation dont ils ont besoin.

« 80% des légumes sont importés en Wallonie. Mais les légumes ne devraient pas provenir de plus de 5 Km. Dans l'histoire des maraîchages, ils se trouvaient en zone périurbaine pour produire pour les citadins. »

Quand les jardiniers proviennent du même voisinage, une dynamique de quartier naît.

« Je me suis rendue compte que je n'étais pas seule à chercher un jardin. Mieux connaître les gens de mon quartier et créer des liens m'apportent aussi du bien-être. J'avais envie de m'enraciner dans ma commune. Un jardin collectif est une manière agréable de faire des liens. On a un intérêt commun et en même temps, on vient d'horizons variés. »

DES JARDINS QUI SONT ÉCOLOGIQUES

La qualité de l'environnement physique est un enjeu actuel important.

Dans les jardins solidaires, la volonté est affirmée d'agir dans le sens de la préservation ou de l'amélioration de sa qualité.

Les distances courtes entre la production et la consommation des aliments y participent.

Le choix est aussi fait de cultiver en utilisant des techniques qui ont des conséquences positives sur l'environnement.

Les insecticides, pesticides et engrais chimiques sont refusés. Sont préférés les processus biologiques. La variété des légumes est valorisée. La biodiversité est recherchée.

« Les jardins solidaires sont en majorité bios, selon une éthique de qualité. »

« On cultive dans l'optique du bio et de la biodiversité qui sont bien sûr liés.
À la base, il n'y a pas de pesticide. »

« Les jardiniers bio se soucient du goût, bien sûr, mais également de la santé de leurs familles et de celle de la terre.

Pour eux, le jardinage devient un acte citoyen et l'impact sur l'environnement de leurs façons culturelles spécifiques va bien au-delà de leur petit coin de terre. » (6)

DES ESPACES D'APPRENTISSAGES

Toutes sortes de savoirs circulent dans les jardins solidaires.

Des connaissances sont nécessaires à la science ou à l'art de cultiver : féconder le sol, choisir les graines, faire un compost, déployer la biodiversité, soigner les plantes, lutter contre les maladies et les ravageurs, faire les rotations de cultures, etc.

Il y a aussi des savoirs oubliés qui sont à nouveau valorisés.

«On apprend à cultiver d'anciens légumes, qu'on a perdus de vue, à profiter des herbes qui poussent d'elles-mêmes et des plantes qui se ressèment toutes seules, à manger des fleurs. »

«On recommence à cultiver avec les animaux. Ils apprennent à tirer des outils. Ça va revenir petit à petit. »

« Il faut des outils adaptés aux ânes et aux chevaux. On veut le refaire ici, maintenant. Cultiver avec l'âne, c'est efficace. »

« On a envie de ne pas avoir une seule personne ressource à qui on obéirait. On veut construire ensemble les savoirs. Chacun lit, se documente. On fait des essais de différentes techniques. On se rend compte qu'on a fait des bêtises qu'on n'a pas envie de reproduire. On discute pour savoir ce qu'on a envie de faire et pourquoi. »

Des pédagogies se déploient et des apprentissages se font, de gestes, d'observations, de regards, de patience et de sociabilité. En cultivant, c'est à toute une culture que l'on s'initie. Une culture issue de la campagne, des jardins familiaux ou ouvriers. En plus du travail de la terre, elle englobe des manières d'agir et d'être.



« Certains apprennent à apprécier les pommes fripées et tachées. Puis, ils l'apprennent à d'autres. »

« Au potager, il y a plein d'exercices d'observations magnifiques. »

« Cultiver, c'est s'inscrire dans le rythme de la terre. C'est enrichissant par rapport à notre équilibre. C'est aussi exigeant. Des gens lâchent en automne car il y a beaucoup de travail. On prépare et soigne le sol. C'est plus difficile qu'au printemps quand on voit que tout sort. »

Par ailleurs, certains jardiniers se forment au maraîchage dans le cadre d'un programme de réinsertion professionnelle.

« En EFT, l'objectif est la réinsertion professionnelle. Le jardin collectif est lié à la formation qui est prioritaire. C'est un service d'apprentissage au maraîchage pour des stagiaires. Ils deviennent capables de faire un travail, ils en apprennent le rythme, c'est un tremplin.»

Ces apprentissages intéressent. Actuellement, des demandes d'apprendre à cultiver ou à démarrer un jardin solidaire émergent.

« Des citoyens, des CPAS, des pouvoirs publics visitent les jardins, demandent des formations ou des accompagnements. »

« On accompagne à apprendre comment faire son potager. Des échanges de savoirs se font, des savoirs perdus aussi. C'est tout un apprentissage de réapprendre, il faut être pédagogique. »

LA TERRE MISE EN VALEUR

« Le jardin ouvrier fut une réponse partielle mais efficace à la pauvreté des classes ouvrières déracinées et défavorisées de la société industrielle. Il permit un réenracinement dans la terre et une réappropriation des savoirs ancestraux que ces anciens ruraux avaient perdus. Il répondit à une volonté d'autonomie et de maîtrise d'un outil de production bien à eux dont les ouvriers tiraient d'ailleurs une certaine fierté. Aujourd'hui, les jardins familiaux permettent un contact avec la nature et se substituent à la vie à la campagne ou à la résidence secondaire que seuls peuvent s'offrir les citoyens aisés des classes moyennes. » (7)

VILLE ET/OU CAMPAGNE

Le rapport entre la ville et la campagne resurgit au sein des jardins solidaires.

La campagne est assimilée à la nature, à la terre, au monde végétal ou encore à la production de la nourriture.

Implanter un jardin collectif en ville, c'est y greffer un peu de campagne.

Tandis que des jardins solidaires situés en pleine campagne attirent beaucoup de gens des villes.

La santé mentale, l'équilibre ou la détente sont associés au plaisir d'être en contact avec la nature ou la terre.

« Les gens qui viennent sont des citadins qui ont envie d'aller dans le vert, de trouver de l'espace.

L'amour de la terre est la motivation partagée »

« Des gens ressentent un manque de contact avec la terre. Ils en ont besoin pour leur ré-équilibre. Ils viennent parce que l'endroit est beau : les odeurs, les oiseaux, les petits animaux, les rongeurs... »

« Il y a en zone urbaine le désir de se réenraciner et de retrouver le lien avec la terre, avec les saisons. »

« Le contact avec la terre, c'est enrichissant. J'habite en ville, sans jardin.
Je n'ai pas les moyens d'acheter ou de louer une maison ou un appartement avec un jardin.

Au départ, je faisais pousser des herbes sur les appuis de fenêtre.
Une association mettait en place un jardin collectif pour et par les habitants.
Ça me plaisait bien parce que je voulais être actrice et pas consommatrice. »

L'ACCÈS À LA TERRE

Un obstacle auquel il arrive qu'on se confronte **quand on veut cultiver un potager en ville**, est de trouver de la terre. Des manières de cultiver sont cherchées en prenant en compte le peu d'espaces disponibles : cultiver dans des jardinières ou sur les toits, promouvoir la permaculture, par exemple. C'est tout le développement d'agricultures urbaines.

Le problème de la pollution se pose dans un deuxième temps. Il faut être certain que le terrain n'est pas pollué avant de semer et planter.

« On a décidé de trouver un bout de terrain à Etterbeek. En ville, le manque d'espaces libres est un problème. On a pris contact avec la commune qui voulait donner vie à une zone le long de la voie de chemin de fer. Il est prévu, en plus du jardin collectif, d'y organiser une friche, d'y pratiquer l'apiculture et d'y faire un compost collectif. Mais le projet est lent, les pouvoirs publics et les habitants n'ont pas la même conception des délais. On a eu finalement accès à un terrain vague qui appartient à une académie. Le directeur souhaitait le mettre à disposition des habitants du quartier plutôt que d'en faire un parking. Comme nous ne savons pas si le sol est pollué ou pas, on achète de la terre. On ne bénéficie pas d'analyses de sol gratuitement. Ceux qui polluent le sol n'en assument pas la responsabilité, c'est paradoxal.

Par rapport aux espaces libres, il y a des conflits d'intérêts entre les spéculateurs et les pouvoirs publics ; entre ceux qui veulent augmenter le nombre d'habitants, ceux qui veulent construire des logements sociaux, des infrastructures de services ou sportives, ceux qui veulent laisser une zone dévolue à la biodiversité, ceux qui désirent cultiver des jardins, ceux qui veulent créer des zones récréatives et ceux qui veulent sauvegarder du patrimoine... »

« **En Wallonie**, il n'y a pas suffisamment de terres disponibles. Il y a seulement 1/4 d'hectare de terre arable par personne en Wallonie. Même si tous les Wallons étaient végétaliens, ce ne serait pas suffisant. L'accès à la terre est difficile. Quand une ferme du pays s'arrête, elle est revendue avec un hectare et demi. Elle devient la demeure d'un riche bruxellois avec deux box pour les chevaux. Les terres, elles, sont rachetées avec des subsides de l'Union européenne par des agriculteurs qui deviennent de plus en plus gros. C'est la politique de ventes des sols : de la spéculation. »

La spéculation foncière fait que les terres à vendre sont rares.

En Wallonie comme sur tout le territoire européen, des fermes disparaissent quotidiennement alors que d'autres qui restent deviennent de plus en plus grandes.

Ce qui rend ardue l'installation dans le maraîchage. Alors qu'il représente un potentiel économique pertinent.

« Alors que les autorités wallonnes aiment à présenter leur Région comme disposant d'importantes réserves foncières propres à accueillir de nouvelles activités économiques, les surfaces agricoles fondent.

Une évolution inquiétante à plus d'un titre.

En Belgique, bon an, mal an, c'est à peu près un terrain de football qui est urbanisé toutes les heures.

Faut-il s'en étonner ? Mille raisons convergent pour pousser l'autorité publique et le citoyen à urbaniser les terres.

La plus-value d'urbanisme d'abord, sur laquelle peuvent se bâtir de véritables fortunes. En Wallonie, un terrain constructible vaut quasiment quinze fois plus qu'une terre agricole, en Flandre près de cinquante fois plus ! Dans ces conditions, comment s'étonner que tant de particuliers se pressent au portillon du ministre responsable dans l'espoir de voir « passer leur terrain en zone rouge » (c'est à dire de la zone agricole le plus souvent, à la zone d'habitat) ?

Les taxes locales ensuite. C'est que pour rencontrer les besoins de ses citoyens, toute commune a besoin de recettes et la part que représente dans celles-ci la fiscalité, c'est-à-dire les additionnels à l'IPP et au précompte immobilier, n'a cessé de croître au cours des trente dernières années. Ce ne sont évidemment pas les betteraves ou les pâtures à vaches qui sont rentables à cet égard... Ce n'est pas tout. L'activité économique est sortie des villes et des vallées il y a une trentaine d'années et, manutention oblige, elle exige des bâtiments plats, gourmands en surface, et des aires de parcage en suffisance car la majorité de nos parcs d'activités n'est accessible que par voiture ou camion. Talonné par le problème de l'emploi, le gouvernement wallon voit son principal atout dans le territoire régional – entendez : dans la création de parcs d'activités – car à défaut de compétitivité, la Région peut concurrencer ses voisins, et notamment la Flandre, sur le plan du prix du terrain concédé aux investisseurs. Pourquoi pas ? L'agriculture ne représente même pas 1,5% du PIB. Un hectare de terres est plus rentable, économiquement parlant, lorsqu'il est affecté à l'habitat ou à l'industrie, que lorsqu'il se contente de produire humblement céréales ou pommes de terres... » (8)

LE CONTEXTE DE « CRISES »

En 2009, en Belgique, plusieurs crises s'entrechoquent : sociale, économique et environnementale. Ce contexte interagit avec les expériences des jardins solidaires.

Quand l'objectif est la réinsertion professionnelle, il le complique. Trouver un emploi est encore plus difficile pour les personnes qui possèdent peu de diplômes. C'est pourquoi certains jardins solidaires veulent créer de l'emploi dans le maraîchage.

« On remarque une évolution de mentalité. La crise n'y est pas étrangère, elle change le regard. Mais c'est une opportunité qui n'est pas facile à saisir pour tout le monde. Que vont faire les stagiaires après les 18 mois de stage ? Dans un monde de chômage, ce n'est pas du tout gagné, il faut se battre. Il faut se préparer à ça. »

Par ailleurs, des nouveaux comportements en matière de consommation sont remarqués. Certains considèrent maintenant les jardins solidaires plus comme des alternatives ou des réponses aux difficultés engendrées par les crises que comme des lubies de rétrogrades. En garantissant un accès à une alimentation de qualité, les jardins solidaires représentent une sécurité alimentaire de proximité.

« C'est nouveau avec la crise, les gens veulent faire des économies, partager. »

« Il y a une inquiétude par rapport à la crise. Un d'entre nous dit qu'il veut apprendre à jardiner dans la joie plutôt que dans la panique d'ici bientôt. »

« Des jeunes stagiaires qui visent l'autosuffisance viennent se former au maraîchage. On retrouve chez des jeunes de 25-30 ans un refus radical de la consommation. Tout en ayant les pieds sur terre. »

« Avec 5 euros de légumes bio, je cuisine une soupe pour une famille entière.
Avec 5 euros, j'achète une pita pour une personne. »

UN RÉSEAU DE JARDINS SOLIDAIRES

Si chaque jardin solidaire privilégie le niveau local, ce n'est pas pour autant que chacun reste isolé et tourné uniquement sur lui.

Un réseau des jardins solidaires de Wallonie et de Bruxelles tente de se consolider au fil des subventions des pouvoirs publics, nécessaires pour engager des personnes pour des fonctions d'animation et de coordination.

L'intérêt d'un tel réseau est notamment d'être une coupole qui rend des services et un carrefour pour faciliter des échanges. La coopération entre les acteurs y est poursuivie plutôt que la compétition et le monopole.

De plus, une visibilité globale soutient l'émergence d'autres jardins solidaires.

« Au sein du Réseau, on peut organiser des échanges de semences, faire des achats collectifs.
On se donne des coups de mains vertes, on se dépanne chez l'un ou l'autre.
On discute des pratiques en EFT et des jardins collectifs. »

Sur le site de l'asbl « Les jardins solidaires » (9), on trouve cette explication :

« Pourquoi un Réseau des Jardins Solidaires ?

Pour animer et développer tout projet de jardinage collectif via un réseau de membres qui vise à fédérer et à dynamiser les acteurs et les activités de ceux-ci. Valoriser le travail des jardiniers/citoyens et le jardinage écologique et urbain tant en direction du grand public que des pouvoirs publics.

Le réseau des Jardins Solidaires à plusieurs objectifs :

1. Promouvoir le jardinage et l'agriculture biologique, la préservation de l'environnement et les valeurs auxquelles ces choix se réfèrent, comme support d'intervention sociale,
2. Promouvoir le jardinage collectif et les diverses activités corollaires à celui-ci qui visent la solidarité et la lutte contre l'exclusion sociale,
3. Favoriser les échanges de connaissances et d'expériences entre les jardins et aider à améliorer le professionnalisme des bénévoles et des salariés par de la formation et du perfectionnement,
4. Mobiliser les moyens humains et financiers pour aider les organismes adhérents à pérenniser et développer leur action sociale voire professionnelle en direction des publics qu'ils accueillent,
5. Soutenir et guider les nouveaux projets de jardins et fermes solidaires en phase de création comme de relance, S'inscrire dans une dynamique de développement local et durable en favorisant un partenariat actif entre des acteurs issus de différents secteurs. »

CONCLUSIONS : LES JARDINS SOLIDAIRES, ÇA FAIT DU BIEN

La santé mentale, physique et sociale est promue dans les jardins solidaires.

En s'engageant dans les jardins solidaires, des gens posent des choix et participent à des actions bénéfiques pour eux-mêmes, pour l'environnement physique et pour la société.

Ces choix mettent en évidence différents termes et leurs conséquences : « quel lien à la nourriture ? » ; « quels potentiels au jardinage et au maraîchage ? » ; « quelle agriculture pour quelle alimentation ? ».

« Le système de production et de distribution agro-industriel représente un énorme secteur de l'économie. Il reflète des relations de pouvoir qui existent dans la société en général, au niveau local et global. [...]

Le jardinage devient une occasion d'éduquer les gens sur l'impact que peut avoir la mondialisation néo-libérale sur le système alimentaire ainsi qu'un site de résistance créatif contre cette dictature du marché. » (10)

Se nourrir est une condition de subsistance. La production de la nourriture dont on a besoin n'est pas obligatoirement dépendante des circuits agro-industriels, n'est pas exclusivement une affaire d'approvisionnement en grande surface. Il est possible de se charger ou de se rapprocher de la production d'une partie de la nourriture qu'on consomme. D'en faire une dynamique de quartier, une qualification professionnelle ou des emplois nouveaux.

Ces mises en perspectives qui touchent au social, à l'économie et à la citoyenneté sont autant de richesses et de promesses qu'on trouve au sein des jardins solidaires.

« Nous pensons que le temps est venu où les initiatives de la société civile en tant que laboratoire d'expérimentation des possibles pour aujourd'hui et demain, doivent être considérées comme de véritables contributions politiques, le "politique en actes". » (11)

1. Pierre Rabhi, agriculteur, écrivain, penseur français d'origine algérienne, <http://www.pierrerabhi.org/blog/index.php>
2. Les jardins solidaires asbl : <http://rjsol.iimdo.com/>
3. *Du potager de survie au jardin solidaire. Approche sociologique et historique*, Philippe Delwiche, Éditions Nature & Progrès, 2006.
4. L'« empowerment », c'est plus que gagner la confiance en soi ou se sentir capable de faire des choses, c'est développer les compétences pour agir en fonction de ses besoins et de ses désirs, et le pouvoir de le faire. C'est à travers les expériences collectives qu'on peut développer ses propres compétences, et c'est la reconnaissance par un collectif qui permet de se valoriser. In *Au cœur de notre quartier. Un guide pratique pour le démarrage et l'animation d'un jardin collectif*, produit dans le cadre du projet *Les fruits de la solidarité de la Coalition montréalaise pour la promotion du jardinage collectif*, Martha Stiegman, Action Communiterre.
5. *Au cœur de notre quartier. Un guide pratique pour le démarrage et l'animation d'un jardin collectif*, produit dans le cadre du projet *Les fruits de la solidarité de la Coalition montréalaise pour la promotion du jardinage collectif*, Martha Stiegman, Action Communiterre.
6. *Du potager de survie au jardin solidaire. Approche sociologique et historique*, Philippe Delwiche, Éditions Nature & Progrès, 2006.
7. Ibidem.
8. *Conserver des terres agricoles*, article réalisé dans le cadre du dossier *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?* à lire dans le n°55 de la revue *Politique*, Janine Kievits, Inter-Environnement Wallonie, 11 juillet 2008.
9. Les jardins solidaires asbl : <http://rjsol.iimdo.com/>
10. *Au cœur de notre quartier. Un guide pratique pour le démarrage et l'animation d'un jardin collectif*, produit dans le cadre du projet *Les fruits de la solidarité de la Coalition montréalaise pour la promotion du jardinage collectif*, Martha Stiegman, Action Communiterre.
11. *Bienvenue sur mon Blog ! Un petit mot d'accueil*, Pierre Rabhi, 25 septembre 2008, <http://www.pierrerabhi.org/blog/index.php>

POUR EN SAVOIR PLUS

- Les jardins solidaires asbl : <http://rjsol.iimdo.com/>
- *Au cœur de notre quartier. Un guide pratique pour le démarrage et l'animation d'un jardin collectif*, produit dans le cadre du projet *Les fruits de la solidarité de la Coalition montréalaise pour la promotion du jardinage collectif*, Martha Stiegman, Action Communiterre.
- *Du potager de survie au jardin solidaire. Approche sociologique et historique*, Philippe Delwiche, Éditions Nature & Progrès, 2006.



Cette brochure présente une esquisse du concept de jardins solidaires.

**Ceux-ci existent en Wallonie et à Bruxelles
au travers d'une trentaine d'expériences diversifiées, associatives et socioéconomiques.**

**Des éléments sont néanmoins communs :
produire une nourriture locale de qualité,
cultiver le lien social en même temps que les légumes,
protéger et respecter l'environnement physique.**

Ainsi, les jardins solidaires sont bénéfiques et promoteurs de bien-être.

**Ils mettent aussi en évidence des questions par rapport à la production
et la distribution de la nourriture, au développement de l'agriculture,
à la qualité et la nature de la nourriture.**

**Ces atouts et ces mises en questions se retrouvent dans la brochure,
soutenus par des témoignages d'acteurs.**

La brochure s'adresse au tout public. Elle est téléchargeable sur le site www.questionsante.be

Édition 2009